

Histoire économique et monétaire de l'Orient hellénistique

M. Georges LE RIDER, membre de l'Institut
(Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), professeur

Nous avons étudié l'an dernier l'organisation monétaire du royaume perse. Les cours de cette année ont porté sur la monnaie d'Alexandre, vainqueur et successeur du Grand Roi, devenu maître d'un immense empire en l'espace de dix ans. Né au cours de l'été 356, Alexandre succéda à son père Philippe II en octobre 336, au début de l'année macédonienne 336/5. Il franchit l'Hellespont au printemps 334. Après une série de victoires retentissantes et de hauts faits éclatants, il parvint sur les bords de l'affluent le plus oriental de l'Indus, dans le Punjab, en 326. Prenant alors le chemin du retour, il mourut à Babylone, de maladie, le 10 juin 323 : il avait alors presque trente-trois ans. La date du 10 juin a été déterminée grâce à une tablette astronomique (cf. P. Bernard, *BCH* 114, 1990, p. 528). Une autre indication moins sûre avait amené les historiens à placer cet événement le 13 juin.

La monnaie d'Alexandre : ces termes font penser aussitôt à ses tétradrachmes et à ses drachmes d'argent aux types de la tête d'Héraclès imberbe au droit, de Zeus aétophore assis au revers (*fig. 1*) ; et à ses statères d'or aux types de la tête d'Athéna coiffée d'un casque corinthien au droit et d'une Niké debout au revers, tenant une couronne de la main droite et une *stylis* (c'est un emblème marin) de



Fig. 1

Tétradrachme d'Alexandre
appartenant à l'une des premières émissions frappées à Tarse

la main gauche (fig. 2) ; la légende est *Alexandrou*. Ces pièces sont les plus courantes qu'Alexandre ait frappées. Il en existe des multiples et des fractions, mais en nombre limité. L'étalon employé est l'étalon attique, qui donne une drachme d'un peu plus de 4.30g, donc un statère (ou didrachme) de c. 8.60g et un tétradrachme de c. 17.20g. Philippe II avait déjà utilisé l'étalon attique pour ses monnaies d'or. Alexandre, dans un souci de simplification et parce qu'il s'agissait d'un poids universellement connu, frappa aussi ses monnaies d'argent selon cet étalon.



Fig. 2

Statère d'or d'Alexandre
appartenant à l'une des premières émissions frappées à Sidon

J'ai indiqué à mes auditeurs que toute réflexion sur le comportement monétaire d'Alexandre était guidée par les deux questions suivantes : 1°. A quel moment de son règne Alexandre commença-t-il la production de ses tétradrachmes et drachmes aux types de la tête d'Héraclès et de Zeus, et celle de ses statères aux types de la tête d'Athéna et de Niké ? 2°. Quel rôle joua cette monnaie dans la circulation monétaire de l'empire ? On a parfois désigné ce numéraire par le qualificatif d'impérial (un livre de G. Kleiner, dont il sera fait mention plus loin, s'intitule *Alexanders Reichsmünzen*) : que recouvre exactement cette appellation ?

A la première question une réponse ferme avait été donnée en 1912 par le plus grand spécialiste du monnayage d'Alexandre, Edward T. Newell. Dans son livre *Reattribution of certain tetradrachms of Alexander the Great* (p. 27-30), il affirmait que ce roi avait commencé la frappe de ses tétradrachmes et de ses statères dès le début de son règne, au cours des mois qui suivirent son avènement, donc pendant l'année 336/5. Newell, qui était alors au début de sa carrière (il mourut en 1941, âgé seulement de 55 ans), n'a jamais varié sur ce sujet. Il exprimait un point de vue qui paraît naturel : nous sommes habitués à l'idée qu'un nouveau roi marque son accession au trône par l'émission de sa propre monnaie à son nom et à ses types, exerçant ainsi un droit régalien dont il tire à la fois du prestige et des revenus. L'opinion de Newell a été reprise récemment par M.J. Price dans un grand ouvrage, *The coinage in the name of Alexander the Great and Philip Arrhidaeus* (1991).

En ce qui concerne la seconde question, nous trouvons dans le livre de D. Schlumberger, *L'argent grec dans l'empire achéménide* (1953) p. 27-28, la considération suivante sur le rôle qu'Alexandre aurait assigné à sa monnaie d'argent : « ce qu'Alexandre a voulu faire paraît clair. Il a voulu doter d'une

monnaie d'argent partout acceptable comme telle un empire qui n'en avait pas, et, ce faisant, étendre l'usage de la monnaie comme telle (et non comme lingot) au territoire entier de cet empire. Il fallait pour cela retirer de la circulation les innombrables monnaies d'âges, de types et d'étalons divers qui s'y trouvaient. Il fallait adopter un étalon unique : que cet étalon fût l'attique s'explique suffisamment par son importance dans le monde grec et par la vogue de l'argent athénien et pseudo-athénien dans l'empire perse. Il fallait ramener la circulation de l'empire à celle d'une monnaie impériale, désignée comme telle par ses types et par sa légende. Tout cela, dans la brève durée qui fut dévolue à Alexandre, ne put être accompli que partiellement ». L'interprétation de Schlumberger a été approuvée par deux éminents spécialistes du monnayage d'Alexandre, A.R. Bellinger et Margaret Thompson, qui, publiant dans les *Yale Classical Studies* de 1955 un trésor de drachmes au nom et aux types de ce roi, ont cité dans son intégralité le passage que je viens de transcrire.

J'ai tenté, cette année, de faire le point sur ces assertions.

La date des premiers tétradrachmes et drachmes d'Alexandre à la tête d'Héraclès et au Zeus aétophore et celle de ses premiers statères à la tête d'Athéna et à la Niké.

L'autorité de Newell, qui continue d'être immense pour tout ce qui touche au monnayage d'Alexandre, a conféré une grande force à son point de vue. Des voix discordantes de plus en plus nombreuses se sont fait cependant entendre, et, en 1949, une offensive vigoureuse a été lancée par G. Kleiner dans son livre déjà cité, *Alexanders Reichsmünzen*. De son exposé foisonnant et parfois excessif, deux développements émergent et retiennent particulièrement l'attention.

Kleiner s'est efforcé de montrer d'une part que le Zeus aétophore des tétradrachmes d'Alexandre avait été directement inspiré par la représentation du Baal de Tarse telle qu'elle figure sur les statères d'argent du satrape perse Mazaïos : celui-ci fut le gouverneur de la Cilicie de 360 environ à l'été 333, date de la prise de Tarse par Alexandre. Non seulement le Zeus des tétradrachmes d'Alexandre frappés à Tarse est exactement semblable à certains Baals (ce qui ne saurait surprendre, le même personnel ayant continué à travailler dans l'atelier), mais, selon Kleiner, le Zeus des premiers tétradrachmes d'Alexandre frappés en Macédoine a été gravé d'après un modèle venu de Tarse après 333.

Kleiner, d'autre part, s'est interrogé sur l'emblème marin que tient la Niké des statères d'or d'Alexandre : cet emblème, la *stylis*, était l'objet qui faisait connaître le nom de la divinité sous la protection de laquelle était placé le navire de guerre ; sa prise par l'ennemi signifiait la défaite du navire, comme pour un régiment la perte de son drapeau ; Alexandre, en plaçant une *stylis* dans la main de sa Niké, se référait donc à une grande victoire sur mer ; or, selon Kleiner, Alexandre n'a remporté qu'une seule victoire de ce genre, celle qui lui permit de s'emparer de

Tyr en juillet 332 ; il est impossible, à son avis, de situer chronologiquement les premiers statères d'or d'Alexandre avant cet épisode fameux.

Le débat entre les partisans de la date haute (336/5) et ceux de la date basse (après l'été 333) des premières monnaies d'Alexandre atteignit un point culminant en 1982. Cette année-là, dans le *Numismatic Chronicle*, O. H. Zervos et M.J. Price exposèrent chacun un point de vue opposé, Zervos reprenant et améliorant la thèse de Kleiner, Price défendant le point de vue de Newell. La discussion porta essentiellement sur le Zeus des tétradrachmes : la représentation de cette divinité au revers des premières émissions macédoniennes a-t-elle été faite, oui ou non, d'après un modèle gravé en Orient ? Zervos a souligné les traits orientaux que comportait, selon lui, cette représentation, à la fois dans le dessin du dieu et dans celui du trône et du sceptre. Price, au contraire, s'est efforcé de montrer que tous ces traits se rencontraient sur des monnaies grecques antérieures au règne d'Alexandre.

La même année, F. de Callatay publiait dans la *Revue belge de numismatique* (128, 1982, p.5-25) un article issu d'un travail original pour une thèse de doctorat. Il se prononçait en faveur de la date basse. Il faisait remarquer à juste titre que le Zeus des premiers tétradrachmes macédoniens rassemblait toute une série de traits « orientaux », qui, certes, apparaissaient éventuellement sur des représentations grecques antérieures, mais jamais réunis tous ensemble : Price avait été obligé de faire appel à diverses sources, d'Athènes à l'Arcadie et à l'Apulie, pour trouver à chacun d'entre eux un précédent grec.

A son tour, H.A. Troxell, en 1991 (*Mnemata : Papers in memory of Nancy M. Waggoner*, p. 49-61), a donné son avis sur la question. Elle conclut à la date basse. L'intérêt particulier de son étude est qu'elle a montré, par des exemples précis, que des détails parfaitement clairs sur les tétradrachmes frappés à Tarse (ainsi l'appuie-pieds de Zeus) avaient été déformés sur les tout premiers tétradrachmes macédoniens : elle en a déduit que les graveurs travaillant en Macédoine avaient reçu un modèle dont ils avaient maltraité certains aspects auxquels ils n'étaient pas habitués.

J'ai indiqué à mes auditeurs que cette démonstration avait, à mon avis, fait pencher la balance en faveur de la date basse des premiers tétradrachmes d'Alexandre au type de Zeus aétrophore et de ses premiers statères d'or.

J'ai signalé d'autre part que, si les discussions récentes avaient surtout porté sur les tétradrachmes, les statères n'étaient pas restés en dehors du débat et que, en faveur de leur date haute, des arguments dignes de considération avaient été présentés. J'ai exposé deux de ces arguments, qui ont influencé un certain nombre d'historiens.

1° Alexandre, aussitôt après son avènement, avait succédé à son père dans la charge d'hégémon de la Grèce, de chef de la « ligue de Corinthe », que Philippe II avait déjà engagée dans la guerre contre le Grand Roi. On pourrait envisager que c'est lorsqu'il devint hégémon qu'Alexandre décida de placer sur son nu-

méraire en or la tête d'Athéna coiffée d'un casque corinthien : cette représentation aurait été suggérée par le type bien connu des monnaies corinthiennes.

2° La Niké tenant une *stylis* pourrait avoir été choisie pour évoquer la grande victoire navale remportée par les Grecs sur les Perses en 480 à Salamine et les nombreux succès maritimes obtenus par les Athéniens au V^e et au IV^e siècle contre l'ennemi commun (les Nikés en or du Parthénon étaient pourvues d'emblèmes marins, parmi lesquels figurait la *stylis*).

Ces remarques ne manquent certes pas d'intérêt. Pourtant il me paraît préférable d'interpréter la Niké des statères d'Alexandre comme un type personnel du roi, image de la victoire accordée par les dieux au conquérant. Zervos, d'autre part, a souligné les similitudes de composition qu'on relève entre les types des tétradrachmes et ceux des statères et il en a déduit que ces types avaient été conçus au cours d'un même laps de temps (*Num. Chr.* 1982, p. 172). Enfin, la *stylis* se rapportant à un grand succès sur mer, je suis enclin à donner raison à Kleiner qui met en relation la présence de cet objet avec la prise de Tyr. Cette opinion peut, je crois, trouver un argument dans le discours prêté par Arrien (2, 17, 4) à Alexandre au début du siège de la ville : il faut prendre Tyr, dit Alexandre, car les conséquences de cette victoire seraient telles que « nous aurions la maîtrise des mers absolue » (trad. P. Savinel). La chute de Tyr semble donc être apparue au conquérant comme l'entrée en possession de l'empire des mers, et cet événement capital expliquerait fort bien que la Niké des statères d'or eût tenu une *stylis* : les premières de ces pièces ne seraient donc pas antérieures à juillet 332. Une telle date est acceptable : la création de la monnaie d'or aurait suivi de peu celle des tétradrachmes d'argent, ceux-ci n'ayant peut-être pas été frappés avant la victoire d'Issos (novembre 333).

Au total, je considère aujourd'hui comme assuré que le monnayage d'argent d'Alexandre aux types de la tête d'Héraclès et de Zeus et ses statères d'or aux types de la tête d'Athéna et de Niké n'ont pas été inaugurés avant l'année 333/2.

Il convient maintenant d'aborder la seconde question qui a été posée au début de ce cours. Comment se présente la monnaie d'Alexandre au sein de son empire ? Quelle place y a-t-elle tenue ? J'ai précisé à mes auditeurs que je limitais mon enquête au règne d'Alexandre. Les phénomènes monétaires postérieurs à 323 seront étudiés l'an prochain et l'année suivante.

J'ai réparti mes exposés selon cinq sections géographiques : la Macédoine ; l'Asie Mineure occidentale et centrale ; la Cilicie, la Phénicie et la Syrie ; l'Égypte ; la Babylonie.

Le comportement financier et monétaire d'Alexandre en Macédoine depuis son avènement (octobre 336) jusqu'à son départ pour l'Asie (printemps 334) ; la monnaie d'Alexandre sous Antipatros jusqu'en 323.

Quelle a été la monnaie d'Alexandre en Macédoine jusqu'à son départ pour l'Asie au printemps 334 ? Le royaume macédonien n'a pu, en effet, se passer de métal monnayé pendant ce laps de temps. L'usage de la monnaie y était bien établi depuis l'époque d'Alexandre I (c. 498-454), dont on connaît plusieurs émissions monétaires. Un certain nombre de transactions se faisaient normalement en monnaie. M. B. Hatzopoulos a publié en 1991 des actes de vente d'Amphipolis, de l'époque de Philippe II, où les biens ont été évalués en drachmes d'argent et en statères d'or : on peut présumer que le vendeur recevait effectivement les espèces mentionnées. Des salaires et des taxes étaient certainement réglés en numéraire, de même que la solde des mercenaires et une partie des achats faits à l'étranger.

On peut attribuer à Alexandre le Grand, au début de son règne, une émission de tétradrachmes dits « à l'aigle », car ils montrent au revers un aigle retournant la tête, debout sur un foudre, tandis qu'au droit est placée une tête de Zeus ; la légende est *Alexandrou* ; le poids est celui des tétradrachmes de Philippe II et la tête de Zeus, par son style, peut être comparée à celle qui figure sur certains de ces tétradrachmes. Beaucoup de spécialistes, et non des moindres, avaient considéré que ces pièces « à l'aigle » constituaient une émission orientale d'Alexandre. Leur origine macédonienne est aujourd'hui certaine, depuis que E. Pagan (*JNG* 18, 1968, p. 99-111) a montré que l'une d'entre elles avait été surfrappée par le roi péonien Patraos ; en outre, des exemplaires ont été trouvés en Thessalie et dans le Péloponnèse. Ces tétradrachmes à l'aigle pourraient donc former le premier monnayage macédonien d'Alexandre, par lequel il aurait marqué son accession au trône et en même temps répondu à un besoin de numéraire. J'ai fait observer toutefois que l'émission des tétradrachmes « à l'aigle » semble avoir été restreinte (les huit exemplaires intacts qui nous sont parvenus se répartissent en cinq coins de droit ; bien qu'il faille s'attendre à ce que d'autres coins de droit apparaissent un jour, l'émission n'a pas atteint, semble-t-il, un volume considérable) ; en outre, les tétradrachmes « à l'aigle » n'ont pas été, à notre connaissance, accompagnés de monnaies d'or ; enfin, il n'est pas absolument exclu (bien que ce soit moins vraisemblable) qu'ils aient été frappés plus tard par les soins d'Antipatros, juste après la mort d'Alexandre.

De toute façon, il est difficile de croire que cette émission apparemment restreinte ait pu, à elle seule, satisfaire aux besoins en numéraire du royaume macédonien dans les premiers temps du nouveau règne. Il est donc loisible de se demander si les stocks de tétradrachmes d'argent et de statères d'or laissés par Philippe II n'auraient pas fourni une masse monétaire d'ampleur suffisante. Il faudrait admettre, en ce cas, que ces stocks auraient été relativement abondants, ce qui contredirait une tradition (peut-être, à vrai dire, suspecte) dont il va être question dans un instant.

Une autre possibilité est qu'Alexandre, dans les premières années de son règne, aurait fait continuer la frappe des monnaies de Philippe. Cette hypothèse, que j'ai soutenue dans mon livre sur Philippe II, n'exclut pas que le groupe des tétradrachmes « à l'aigle » ait pu être produit à la même époque. J'ai présenté à mes auditeurs deux arguments qui, semble-t-il, autorisent à penser qu'un numéraire d'argent et d'or au nom et aux types de Philippe a été frappé au commencement du règne d'Alexandre.

1° Un groupe de tétradrachmes de Philippe se termine par des émissions dont les symboles sont une proue, une poupe ou une tête janiforme. Or, ces trois symboles apparaissent aussi sur les premiers tétradrachmes d'Alexandre à la tête d'Héraclès et au Zeus assis frappés en Macédoine. Il ne paraît pas trop hardi de conjecturer qu'il s'agit des mêmes monétaires et que les deux groupes de monnaies se sont succédé dans l'atelier sans solution de continuité. La frappe des tétradrachmes de Philippe se serait donc poursuivie en Macédoine jusqu'à l'apparition de la grande monnaie d'Alexandre, dont la création, en Cilicie et en Phénicie, est à placer vers la fin de 333.

2° Les premiers trésors trouvés en Macédoine, en Grèce et dans les Balkans qui contiennent des statères d'or d'Alexandre datent des environs de 323. Il est à remarquer que les statères d'or de Philippe que renferment aussi ces trésors sont beaucoup plus nombreux que les statères macédoniens d'Alexandre et que leur état de conservation est très satisfaisant. Il est tentant d'en déduire qu'un numéraire d'or au nom et aux types de Philippe a continué à être frappé, selon toute apparence en quantités relativement larges, au début du règne d'Alexandre.

Une telle proposition, selon laquelle Alexandre aurait poursuivi pendant plusieurs années le monnayage de son père, peut paraître déconcertante, car elle ne s'accorde pas avec l'image qu'on se fait généralement du grand conquérant : celle d'un homme actif, entreprenant, ambitieux, soucieux de son prestige et de sa puissance. L'émission des tétradrachmes « à l'aigle », si elle date du début du règne, constitue, semble-t-il, une manifestation bien timide de souveraineté. Faut-il considérer qu'Alexandre, au moment de son avènement, aurait vu dans le métal monnayé surtout un instrument pratique pour les échanges et n'aurait pas accordé une grande attention aux autres pouvoirs de la monnaie ? Que pour des raisons politiques ou autres il aurait jugé opportun de continuer l'émission du numéraire de Philippe ? Ou que, avant de lancer dans la circulation un grand monnayage d'or et d'argent à son nom et à ses types, il aurait préféré attendre ?

J'ai insisté jusqu'à présent sur la nécessité où se trouvait le royaume macédonien de disposer d'une quantité suffisante de numéraire pour celles des opérations qui se traitaient normalement en métal monnayé. Pour une autre part des transactions, on devait pratiquer, peut-être surtout en milieu rural, le don et le contredon, le troc, les paiements en nature et en travail ; il est probable que, dans beaucoup de cas de ce genre, les évaluations des biens échangés étaient faites en monnaie, même si celle-ci n'apparaissait pas effectivement. Le roi, en ce qui le

concernait, pouvait se libérer d'une partie de ses obligations financières par des dons de terre et des gratifications diverses. Plutarque (*Alex.* 15) raconte qu'Alexandre, avant de s'embarquer pour l'Asie, « mit ordre aux affaires de ses amis ; il attribuait à l'un une terre, à l'autre un village, à l'autre le revenu d'un bourg ou d'un port ; comme il avait déjà dépensé ou distribué à peu près tous les biens royaux, Perdicas lui dit : et toi-même, roi, que te réserves-tu ? — L'espérance, répondit-il » (trad. B. Latzarus). Ce récit comporte sans nul doute une part d'exagération, mais il montre quelques-uns des moyens dont disposait le souverain pour payer ses dettes sans avoir besoin de recourir au métal monnayé. Le domaine royal n'était pas inépuisable, mais Philippe II l'avait tellement agrandi par ses conquêtes en Thrace et ailleurs que le roi pouvait se permettre, sous forme de terres, un certain nombre de paiements et de libéralités.

On a l'habitude de souligner qu'Alexandre aurait trouvé à son avènement une situation financière difficile. Dans le discours que, selon Quinte-Curce et Arrien, il prononça en 324 à Opis devant ses soldats au bord de la révolte, Alexandre lui-même a rappelé qu'il avait hérité d'une dette de 500 talents (d'argent) et que son père ne lui avait laissé que quelques coupes d'or et d'argent et une somme de 60 talents (Arrien, 7, 9, 6 ; cf. Quinte-Curce, 10, 2, 24). Ces chiffres, à supposer qu'ils correspondent à la réalité (le discours d'Opis, avec ses *topoi*, semble être un exercice de rhétorique plus qu'une allocution véritable), ne signifient nullement que Philippe II se trouvait dans un état de détresse financière. En empruntant 500 talents, il avait simplement utilisé les facilités du crédit, dont l'usage était alors bien établi (sur cette question voir en dernier lieu R. Descat, *Annales* 1995, p. 980-986) ; en gardant un fonds de réserve égal à seulement 60 talents, il pratiquait une gestion budgétaire hardie, qui comportait sans doute une part d'insouciance, mais faisait confiance à l'avenir.

Alexandre, en 336, s'était senti si sûr de ses disponibilités que, selon Justin (11,1, 10), il n'hésita pas à faire aux Macédoniens un cadeau d'avènement : « il les exempta de toute charge, sauf du service militaire » (trad. E. Chambry et L. Thély-Chambry). Cette exemption fut temporaire, on peut le présumer, mais elle montre que le nouveau souverain ne manquait pas de ressources.

Il pouvait compter en effet sur des rentrées d'argent régulières. Les mines d'or du territoire de la ville de Philippies avaient rapporté à son père un revenu annuel de plus de 1000 talents d'argent et elles fonctionnaient probablement encore. Les exportations, le commerce, les taxes diverses contribuaient à alimenter le trésor royal.

D'autre part, la campagne de 335, qui mena l'armée macédonienne jusqu'au Danube, permit d'amasser un important butin (Arrien 1, 2, 1 ; 1, 4, 5), qu'augmentèrent un peu plus tard le sac de Thèbes et la vente comme esclaves d'une partie des citoyens.

Alexandre, en outre, aurait eu comme Philippe II recours au crédit : il contracta un emprunt de 800 talents, mais cette information est donnée par le discours d'Opis, dont il convient d'utiliser les données avec prudence.

Enfin, Alexandre aurait payé certaines charges, je l'ai indiqué plus haut, en attribuant à ses créanciers des parts du domaine royal et certaines recettes fiscales.

Il put ainsi entraîner, équiper et mettre en route, au printemps 334, pour franchir l'Hellespont, une importante armée, composée de Macédoniens (c. 12000 fantassins et 1900 cavaliers), de mercenaires (c. 13000 fantassins et 900 cavaliers) et de Grecs (c. 7000 fantassins et 2400 cavaliers)¹, ces derniers étant fournis et payés par les Alliés. L'armée était accompagnée de services techniques : artillerie, génie, train des équipages, intendance et administration. Il faut ajouter, au début de la campagne, 182 (Justin 11, 6) ou 160 (Arrien, 1, 18, 4) vaisseaux de guerre. Le coût de l'armée de terre, si l'on compte seulement les macédoniens et les mercenaires, s'élevait à plus de 100 talents par mois. Les bateaux de guerre, en outre, représentaient une lourde charge.

En 334, quand il quitta la Macédoine, Alexandre, selon la tradition, n'avait plus que 200 talents de dette et le trésor renfermait 70 talents. Ce fonds de réserve correspond assez bien à celui qu'avait transmis Philippe, ce qui montre une continuité dans la gestion budgétaire. D'autre part, admettons, comme on nous le dit, que Philippe, en 336, était endetté de 500 talents et qu'Alexandre, peu après son avènement, avait emprunté lui-même 800 talents : on peut considérer que, en laissant derrière lui une dette réduite à 200 talents, le jeune roi avait voulu remettre à Antipatros une situation financière relativement facile à gérer. C'est peut-être par les dons de terres et de privilèges mentionnés par Plutarque qu'il s'était libéré de la majeure partie de ses obligations.

Antipatros, préposé « aux affaires de la Macédoine et des Grecs » (Arrien, 1, 11, 3), continua probablement la frappe de monnaies au nom et aux types de Philippe II, jusqu'au moment où il reçut l'ordre d'émettre le numéraire qu'Alexandre venait de créer en Orient. La date de 333/2 constitue un *terminus post quem*, mais il est impossible de savoir si la nouvelle monnaie fut frappée immédiatement après son apparition en Cilicie-Phénicie ou s'il s'écoula un délai plus ou moins long avant qu'elle ne fût produite en Macédoine. Il est du reste également impossible de déterminer à quel moment exact de l'année 333/2 les premiers tétradrachmes furent mis en circulation à Tarse et à Sidon. Ce qui est certain, c'est que, entre c. 333/2 et 324/3, il y eut en Macédoine, pour la frappe de l'argent, un grand atelier monétaire (à Amphipolis, selon Newell, et je suis personnellement d'accord sur cette localisation) : ce grand atelier utilisa en moyenne de 50 à 60 coins de droit par an en ce qui concerne les tétradrachmes. La production de l'argent devint à peu près le double de ce qu'elle était auparavant. Antipatros fit émettre aussi des monnaies d'or d'Alexandre. Pour ce métal, la répartition entre les ateliers macédoniens est beaucoup moins claire. On peut dire seulement que la frappe de l'or sous Antipatros fut en forte diminution par

1. Les chiffres diffèrent quelque peu d'un auteur à l'autre ; je cite ici ceux que donne P. Savinel dans son édition d'Arrien (1984), p.12 ; sur cette question, voir P. Goukowsky, *Diodore de Sicile, livre XVII* (Coll. des Univ. de France, 1976), p.179.

rapport à celle des dernières années du règne de Philippe et du début du règne d'Alexandre : elle diminua, semble-t-il, de plus de 50 %, à moins qu'on ne suppose que l'émission des philippes d'or ne fut pas totalement interrompue. Cette question sera reprise l'an prochain, car elle ne peut être traitée indépendamment des phénomènes monétaires qui se produisirent après la mort d'Alexandre.

Arrien (3, 16, 9-10) nous apprend que, dans une circonstance au moins, Alexandre vint financièrement à l'aide d'Antipatros. A la fin de 331 ou tout au début de 330, comme il venait de prendre Suse, il chargea Ménès de transporter 3000 talents jusqu'à la Méditerranée et « de faire parvenir à Antipatros sur cette somme tout ce qui serait nécessaire à ce dernier pour la guerre contre les Lacédémoniens » (trad. P. Savinel). On aimerait pouvoir déceler si cet apport de métal eut une répercussion sur le monnayage macédonien, mais les datations absolues des émissions ne sont pas encore assez précises.

A partir d'un certain moment, la légende des tétradrachmes reçut l'adjonction du titre de *Basileus* : de *Alexandrou* elle passa à *Basiléôs Alexandrou*. Newell, plaçant la première émission de tétradrachmes en 336/5, situait vers 325 l'apparition de la nouvelle légende. Mais si on date cette première émission non pas de 336/5, mais de 333/2, la chronologie de Newell en subit le contrecoup : l'introduction du titre de *Basileus* dans la titulature des monnaies macédoniennes aurait eu lieu plutôt après la mort d'Alexandre. C'est l'avis qu'a exprimé H.A. Troxell en 1991, avec raison selon moi. De façon plus générale la question se pose de savoir si ce titre est apparu sur quelque monnaie que ce soit d'Alexandre du vivant de ce dernier. Une telle redatation ne serait pas sans conséquences : non seulement le nombre des émissions frappées par les différents ateliers de l'empire avant 323 serait moins grand, mais surtout la présence du titre de roi sur des monnaies émises du vivant d'Alexandre ne serait pas attestée.

Alexandre en Asie Mineure occidentale et centrale

En quelques mois, Alexandre était devenu maître de la côte occidentale de l'Asie Mineure, puis de la Lycie, de la Pamphylie, de la Pisidie et la la Phrygie. Un an après avoir traversé l'Hellespont, il tranchait le nœud gordien dans l'ancienne capitale du roi Midas.

Dès le lendemain de la bataille du Granique (fin mai 334), il nomma Calas satrape de l'Asie Mineure septentrionale à la place du Perse Arsitès, et fit payer par la population les mêmes impôts que sous Darius (Arrien 1, 17, 1). Il envoya Parménion prendre possession de Daskyleion, qui était la résidence du satrape perse de cette province : il n'est pas dit si Parménion mit la main sur une réserve d'argent, mais on peut présumer qu'il ne revint pas de Daskyleion les mains vides.

Pour Sardes, le siège du satrape de l'Asie Mineure centrale et méridionale, les textes sont plus explicites : Mithrénès, le commandant de la garnison, remit à

Alexandre la citadelle et les espèces (*ta chrèmata*) dont il disposait. Alexandre chargea Nicias de la perception des impôts (Arrien 1, 17, 7). On peut supposer qu'à partir de ce moment-là les problèmes financiers cessèrent d'être préoccupants. Alexandre put se permettre des libéralités : il accorda aux villes grecques de Carie l'exemption du tribut (Diodore 17, 24, 1). Pourtant, nous dit-on, Alexandre, après la prise de Milet (été 334), décida de licencier l'essentiel de sa flotte, étant alors à court d'argent et comprenant qu'il ne pouvait rivaliser sur mer avec les Perses (Arrien, 1, 20, 1). Certes, les sommes qu'exigeaient les vaisseaux de guerre étaient très élevées. Andréadès a estimé que, « au cours des premiers mois de l'année 334, Alexandre a dû consacrer à sa flotte une somme variant entre 1000 et 2000 talents » (*Annales d'histoire écon. et soc.* 3, 1929, p. 327). Cette évaluation est peut-être exagérée, car une bonne part des bateaux étaient fournis par les Alliés et étaient en principe entretenus par eux, au moins dans une certaine mesure : Andréadès a supposé, mais c'est invérifiable, que leur participation aux dépenses était en réalité « bien faible ». Il est possible que, en attendant les premières rentrées d'impôts, Alexandre ait connu une gêne financière passagère. Mais après les succès qu'il avait remportés et ceux qui étaient à prévoir, il aurait obtenu, s'il l'avait voulu, tout le crédit nécessaire. Le manque d'argent me semble avoir été un prétexte, la véritable raison étant donnée par la seconde explication d'Arrien : Alexandre n'avait pas confiance dans sa flotte, soit qu'elle fût mal entraînée et inefficace (cf. Arrien 1, 19, 7), soit qu'elle fût entre les mains d'alliés dont il était peu sûr (c'est ce que pense Badian, *Studies Ehrenberg*, 1966, p. 48).

La présence d'Alexandre en Asie Mineure pose un problème monétaire intéressant. A partir du printemps 334, de quelle monnaie s'est-il servi, puisque c'est seulement à la fin de 333 ou au début de 332 que son propre numéraire fut créé en Cilicie et en Phénicie ?

Il ne semble pas qu'il ait apporté avec lui des tétradrachmes de Philippe II, monnaie qui, selon moi, continuait d'être frappée en Macédoine en 334. Ces pièces n'apparaissent pas dans les trouvailles d'Asie Mineure. Un exemplaire signalé en Orient faisait partie du trésor découvert près de Babylone en 1973 (Price, *Papers N. M. Waggoner*, p. 72, n°299). C'est un cas isolé, accidentel, comparable à la présence d'un tétradrachme « à l'aigle » d'Alexandre dans le bazar de Rawalpindi, au Punjab.

A défaut de philippes d'argent, Alexandre n'aurait-il pas emporté des philippes d'or, plus faciles à transporter parce que, à volume égal, ils représentaient un pouvoir d'achat très nettement supérieur ? Examinons dans cette perspective le gros ensemble de plusieurs milliers de statères d'or exhumé à Saïda (Sidon) au cours du siècle dernier. L'enfouissement des pièces semble avoir eu lieu peu après 323. Sur les 7 200 statères signalés, qui se composaient d'alexandres dans leur très grande majorité, 300 étaient des philippes. Cet immense lot fut dispersé et quelques dizaines d'exemplaires seulement, dont six philippes, ont pu être retrouvés aujourd'hui dans les diverses collections publiques. Ces six philippes

appartiennent aux séries frappées en Macédoine sous Philippe II et au début du règne d'Alexandre (cf. G. Le Rider, *Philippe*, p. 262). Mais peut-on dire qu'ils aient passé en Asie avec Alexandre en 334 ? Ils ont pu parvenir en Phénicie plus tard, en même temps que les autres statères macédoniens d'Alexandre qui, eux, n'ont pas été émis avant 333/2. Les rares autres trésors orientaux contenant des monnaies d'or de Philippe II sont nettement plus tardifs et sans signification pour le sujet qui nous préoccupe.

Même à supposer (ce qui est loin d'être certain) qu'Alexandre ait franchi l'Hellespont avec une provision de philippes d'or, il n'a assurément pas manqué d'utiliser, chaque fois que l'usage de numéraire était indispensable, les monnaies frappées en Asie Mineure, à la fois par les cités et par le roi de Perse lui-même. Sous le Grand Roi, en effet, un grand nombre de cités, qui jouissaient d'une autonomie interne étendue, émettaient leur propre monnayage : on connaît la belle série des statères d'or de Lampsaque, l'extraordinaire suite des statères d'électrum de Cyzique (cf. L. Mildenberg, *AJN* 5-6, 1993-94, p. 1-14), les *hectés* d'électrum de Phocée, les tétradrachmes d'argent d'Éphèse, de Milet, de Clazomènes et les monnayages de diverses autres cités. Nul doute qu'Alexandre se soit servi de ces espèces, que le fisc royal recevait en paiement des impôts (ceux-ci n'étaient pas acquittés uniquement en numéraire, mais le numéraire tenait une place dans les règlements). Il y avait aussi les dariques et les sicles perses. La réserve que Mithrénès remit à Alexandre en renfermait très vraisemblablement un certain nombre, comme l'éventuel dépôt saisi par Parménion à Daskyleion. De toute façon dariques et sicles faisaient partie de la circulation monétaire dans ces régions.

Dans les études fondamentales qu'elle a consacrées aux monnayages d'Alexandre en Asie Mineure, Margaret Thompson a considéré qu'un premier atelier d'alexandres avait été ouvert à Sardes c. 330, et un deuxième à Lampsaque en 329/8 ; d'autres encore commencèrent à fonctionner avant 323. Le fait que le premier atelier serait celui de Sardes ne provoque pas de surprise : cette ville avait été le grand centre administratif des Achéménides en Occident et avait frappé des dariques et des sicles ; Sardes devait demeurer à l'époque hellénistique le siège de la satrapie. Si la chronologie proposée par M. Thompson était exacte, on pourrait déjà faire observer que les autorités macédoniennes n'avaient pas éprouvé une hâte particulière à doter l'Asie Mineure d'ateliers royaux. Mais il convient de se demander si les dates de 330 et de 329/8 sont solidement fondées. Un important trésor de drachmes d'Alexandre, formé essentiellement de pièces d'Asie Mineure occidentale, donne à réfléchir. Les auteurs de la publication, Ch. A. Hersh et H.A. Troxell (*AJN* 5-6, 1993-94), laissent entendre, avec prudence, que les dates proposées par M. Thompson pourraient être éventuellement révisées et abaissées : les émissions du trésor, qui a été enfoui vers 322, se présentent de façon compacte et les pièces sont très bien conservées. Il n'est pas impossible que, en réalité, des ateliers royaux n'aient été installés en Asie Mineure que dans les dernières années du règne d'Alexandre. En ce cas, cette partie du royaume

aurait continué relativement longtemps à utiliser les numéraires locaux dans leur diversité, y compris les dariques et les sicles, même si quelques alexandres venus de Macédoine ou de Cilicie-Phénicie s'étaient trouvés mêlés à la circulation.

L'Asie Mineure pourrait ainsi n'avoir reçu aucun atelier monétaire royal pendant plusieurs années. Le comportement d'Alexandre s'expliquerait-il par le fait qu'il s'était présenté en libérateur des villes grecques, qui seraient devenues ses alliées ? Dans le débat que ce problème a suscité, je me range à l'interprétation exposée par É. Bickermann en 1934 dans la *REG* : « Alexandre conquiert l'empire perse. Les sujets de Darius, peu importe de quelle race, furent, par conquête soumis à Alexandre. Celui-ci accorda la « liberté » à quelques villes grecques et barbares du royaume, suivant en cela la pratique des Achéménides ». Sous ces derniers, les cités grecques et beaucoup d'autres peuples bénéficiaient d'une autonomie interne qui semble avoir été souvent très large, ainsi que les émissions monétaires en témoignent. Mais ces cités appartenaient au Roi, comme le proclama Artaxerxès en 386, et, en particulier, elles lui devaient un tribut. Elles ne firent que changer de maître avec Alexandre, ce dernier apportant ici ou là une retouche et favorisant plutôt les régimes démocratiques.

La même continuité se manifesta dans l'administration centrale. A Sardes, Alexandre nomma un satrape, un commandant de la citadelle ou phourarque, et un percepteur des impôts. La nomination de ce dernier avait vivement intéressé G.T. Griffith (*Proc. Cambridge Phil. Soc.* 1964, p.23-39), qui considérait cette mesure comme une innovation destinée à limiter les pouvoirs du satrape, en même temps qu'elle pouvait améliorer l'administration financière. Selon Griffith, le satrape perse disposait de tous les pouvoirs administratifs, militaires et financiers. Alexandre, dès son arrivée en Asie Mineure, aurait donc modifié sur un point important l'organisation antérieure. Mais c'est peut-être à tort que Griffith a fait du satrape achéménide un personnage aussi puissant. Le fonctionnement des trésoreries perses (ou gazophylacies) est mal connu. Il en existait probablement dans toutes les résidences satrapiques, et dans des grandes villes de district. Il est fort possible que le collecteur des impôts ait dépendu directement du roi et qu'il ait été habilité à remettre au satrape et au phourarque (celui-ci relevant directement lui aussi du roi) seulement les sommes convenues, toute allocation exceptionnelle devant être approuvée par le souverain. J'ai renvoyé sur cette question aux remarques pertinentes de P. Briant, *RÉA* 91 (1989), p. 328-329. S'il en était ainsi, Alexandre n'aurait nullement innové : il aurait purement et simplement maintenu le système achéménide.

Avant de quitter l'Asie Mineure occidentale et centrale, il convient d'examiner rapidement le problème de la paye des soldats. Dans un article célèbre, « Paying the mercenaries », *Festschrift L. Mildenberg* (1984), p.241-247, M. Thompson s'est interrogée sur l'augmentation massive du monnayage d'Alexandre que l'on constate à partir de c. 325/4 : un atelier déjà existant comme le grand atelier macédonien accrut sa production à cette époque et beaucoup d'ateliers commencèrent à ce moment-là à frapper des alexandres, notamment en Asie Mineure.

M. Thompson a suggéré que ce phénomène était à mettre en relation avec les licenciements de mercenaires et les rapatriements de vétérans macédoniens auxquels Alexandre procéda à partir de la fin de 325 et au cours de 324. L'explication de M. Thompson est convaincante et j'y reviendrai. Ce qu'elle suppose, c'est que les soldats qui accompagnèrent Alexandre pendant ses onze années de campagne ne reçurent l'essentiel de leur solde en espèces qu'au retour de l'Inde. Cette façon de procéder réduisait considérablement le volume du numéraire indispensable aux besoins courants de l'armée en marche. Il fallait cependant prévoir que des soldats, volontairement ou non, quitteraient le service avant la fin de l'expédition. Il fallait pourvoir aussi à la solde des garnisons laissées dans les provinces conquises et aux besoins financiers de la nouvelle administration mise en place. Mais tout cela ne changeait pas grand-chose aux situations locales de l'époque antérieure, et les ressources habituelles devaient suffire à couvrir les dépenses nécessaires, tout en laissant, comme sous les Achéménides, une part destinée au trésor du roi. En Asie Mineure occidentale et centrale, la production d'un nouveau numéraire (qui serait venu en supplément du numéraire existant) ne s'imposait peut-être donc pas. Alexandre, en tout cas, n'en émit pas immédiatement.

Alexandre en Cilicie et en Phénicie

C'est entre l'arrivée d'Alexandre à Tarse (été 333) et la fin de l'année macédonienne 333/2 (c'est-à-dire septembre 332) qu'un événement monétaire de grande importance eut lieu : la création par Alexandre de sa monnaie d'argent aux types de la tête d'Héraclès imberbe et de Zeus aétaphore assis.

Il est possible que sa monnaie d'or ait été créée aussi cette année-là. Comme je suis enclin à mettre la frappe des premiers statères d'or en relation avec la victoire sur Tyr (juillet 332), je placerais le début de ce monnayage à l'extrême fin de 333/2 ou au début de 332/1.

Le fait que le Zeus des monnaies d'argent soit la continuation du Baal de Tarse n'implique pas qu'Alexandre ait pris dès son arrivée à Tarse la décision de produire sa propre monnaie. Quelques mois ont pu s'écouler avant l'apparition du nouveau numéraire. Ce que nous savons avec certitude, c'est que, en 333/2, la monnaie d'argent d'Alexandre existait : les pièces qu'il fit frapper à Sidon sont en effet datées selon une certaine ère ; des exemplaires de l'an 1 nous sont parvenus ; on a démontré que cet an 1 correspondait à 333/2 (octobre 333 - septembre 332).

C'est à Tarse (cf. *fig. 1*) et à Sidon, peut-être aussi à Damas (où Parménion s'était emparé des richesses abandonnées par Darius dans sa fuite, et notamment, selon Quinte-Curce, de 2600 talents d'argent monnayé) qu'Alexandre émit ses premières monnaies d'argent. Il est probable que, peu de temps après, il utilisa en outre l'atelier de Tyr, puis celui de Salamine de Chypre.

D'autres lieux d'émission sont également connus dans ce district : Myriandros (Alexandrie d'Issos), Arados, Byblos, auxquels s'ajoutent des ateliers chypriotes.

Mais, à mon avis, aucun d'entre eux ne commença à fonctionner avant les dernières années du règne.

On doit se demander pourquoi Alexandre, qui avait traversé toute l'Asie Mineure occidentale et centrale sans ouvrir d'atelier royal, jugea bon de créer une monnaie à son nom et à ses types spécialement dans cette région ; et en outre pourquoi, en dehors du groupe d'ateliers cité plus haut (Tarse, Sidon, Damas, Tyr et peut-être Salamine), seul le grand atelier macédonien (Amphipolis ?) aurait frappé dans l'empire, à cette époque du règne, la nouvelle monnaie d'Alexandre : car je suis porté à croire que nulle part ailleurs cette monnaie ne fut produite avant c. 326 ou même 325, ni en Asie Mineure, ni en Égypte, ni à Babylone. J'ai proposé à mes auditeurs les hypothèses suivantes.

La victoire d'Issos (novembre 333) montra à Alexandre qu'il lui était possible de conquérir la totalité de l'empire perse et de devenir le successeur de Darius sur l'ensemble de ses territoires. Dans la réponse qu'il fit à une lettre de l'Achéménide peu après la bataille, il se présente ostensiblement comme le nouveau Grand Roi : « dorénavant, quand tu auras à t'adresser à moi, fais-le comme au roi de l'Asie ; ne m'écris pas d'égal à égal, mais, si tu veux quelque chose, fais-le moi savoir comme à celui qui est le maître de tout ce que tu as » (Arrien, 2, 14, 9 ; trad. P. Savinel). Si Alexandre devait créer une monnaie à son nom et à ses types, le moment était particulièrement opportun. La monnaie lui fournissait en effet, dans cette région où l'élément hellénique était minoritaire, un moyen supplémentaire de manifester efficacement sa souveraineté. Les pièces portaient clairement son nom ; les types des tétradrachmes (qui précédèrent dans le temps, me semble-t-il, les statères) attestaient sa volonté de régner sur tous les peuples de l'empire : le Zeus du revers pouvait en effet passer pour un Baal ; l'Héraclès du droit était l'équivalent de Melkart. Il ne paraît donc pas impossible d'admettre que ce furent les conséquences de la victoire d'Issos qui provoquèrent l'apparition de la monnaie d'argent d'Alexandre.

Mais on éprouve quelque surprise en constatant non seulement que, pendant plusieurs années, comme je l'ai dit, la frappe de cette monnaie a été limitée à quelques ateliers géographiquement circonscrits (Cilicie-Phénicie et Macédoine), mais aussi que, en Cilicie-Phénicie, le monnayage d'Alexandre fut relativement peu abondant.

On dispose pour Tarse, pour Sidon et pour Tyr d'un corpus soigneusement établi par Newell. On peut ainsi estimer quel fut en moyenne le nombre de coins de droit mis en service chaque année par chacun de ces ateliers. Il n'existe pas de classement aussi précis pour Damas (ni pour Salamine), mais une évaluation approximative du nombre des coins est possible. En gros, on peut dire que ces cinq ateliers réunis ont utilisé en moyenne par an 12 coins de droit pour la frappe de tétradrachmes d'argent et 4 coins de droit pour celle de statères d'or. Tarse fut l'atelier le plus actif pour l'argent (cf. *fig. 1*), suivi par Damas. Pour l'or, Sidon (cf. *fig. 2*) éclipsa les autres, à supposer que Newell ait eu raison d'attribuer

à cette cité un groupe de distatères et de statères sans marque d'atelier (cf. Price, *Alexander* 3457-3466) : si ces émissions étaient réellement sidoniennes, on pourrait penser que c'est à Sidon que furent frappés les premiers statères d'or d'Alexandre. Pour apprécier le volume de la production du groupe cilicien-phénicien, nous possédons un bon terme de comparaison. Le grand atelier macédonien, lui, a utilisé en moyenne par an 50 à 60 coins pour les tétradrachmes et 11 coins pour les statères d'or (et à ces statères d'or il faut ajouter, on le sait, la masse des statères de Philippe II en circulation).

Il ne convient donc pas de surestimer l'importance du monnayage d'Alexandre en Cilicie et en Phénicie au cours des années 333 - c.325 (je rattache à cette aire géographique Damas et Salamine). Alors qu'en Macédoine les nouveaux tétradrachmes d'Alexandre remplaçaient ceux de Philippe et devenaient rapidement dans cette région le numéraire d'argent prédominant, il ne semble pas qu'en Cilicie et en Phénicie le monnayage du conquérant ait été produit dans le but de faire disparaître les monnayages antérieurs et de prendre leur place. On a plutôt l'impression que les nouvelles espèces s'ajoutèrent dans la circulation locale aux anciennes, mais ne cherchèrent pas à les supplanter dans l'immédiat. Des monnaies d'argent de Sidon et de Tyr frappées du temps des Perses apparaissent encore dans des trésors de la fin du IV^e siècle.

Cette politique de coexistence monétaire est clairement illustrée par la production de l'atelier de Tarse. Newell a établi de façon définitive que, parallèlement aux tétradrachmes d'argent et aux statères d'or d'Alexandre de poids attique, l'atelier avait continué à émettre des statères d'argent de poids persique : une première série aux types mêmes de Mazaios (Baaltars / lion et taureau au-dessus de fortifications), puis une seconde série qui montre également Baaltars au droit, mais un buste d'Athéna de face au revers ; dans cette seconde série, une pièce unique, qui a fait partie de la collection von Aulock (*Syll.* 5963), porte le nom de Balacros au génitif ; Balacros avait été nommé satrape de Cilicie après la bataille d'Issos ; à la manière des satrapes perses qui frappaient des monnaies d'argent, et en particulier à la manière de Mazaios, son prédécesseur en Cilicie, il inscrivit son nom sur une émission et peut-être aurait-il continué à le faire s'il n'était pas mort vers 324.

Ces deux productions parallèles dans l'atelier tarsien montrent bien que les autorités macédoniennes elles-mêmes continuèrent sous Alexandre à frapper des espèces locales, sans le nom du roi, très différentes à tous points de vue de l'autre numéraire.

Le monnayage de Babylone après 331 apporte un autre exemple, encore plus frappant peut-être, de cette pratique, comme on le verra dans un instant.

Il a été question des types choisis par Alexandre pour ses monnaies d'argent : leur caractère œcuménique a été souligné. Les types des statères d'or ont, semble-t-il, un sens différent. La Niké du revers est la messagère divine qui est venue apporter la victoire à Alexandre. La tête d'Athéna placée au droit peut être

interprétée comme la représentation de la déesse qui avait envoyé Niké vers Alexandre : la même déesse était intervenue pour que les Grecs fussent vainqueurs des Troyens. Alexandre ne cessait de lire et d'annoter les poèmes d'Homère, que, selon Plutarque (*Alex.* 26) et Strabon (13, 1, 27), il avait rangés dans une cassette magnifique qui avait appartenu à Darius : ce détail étant donné par Plutarque après l'épisode du siège de Gaza, on peut conjecturer, ainsi que l'a fait P. Green (*Alexander of Macedon*, p.245), qu'il s'agissait d'un objet faisant partie du butin que la victoire d'Issos avait procuré. En plaçant sur ses statères d'or les types de la tête d'Athéna et de Niké, Alexandre voulut-il proclamer qu'il était marqué par la faveur divine et désigné pour succéder à Darius ? Ces types complèteraient d'une certaine façon ceux des monnaies d'argent qui, eux, mettaient l'accent sur la notion d'universalité.

J'ai parlé du monnayage frappé à Tyr par Alexandre. Convaincu par les arguments de A. Lemaire (*RN* 1976, p.11-24), je me suis séparé sur ce point de Newell. Ce dernier estimait qu'Alexandre, ayant eu besoin de numéraire pendant le siège de Tyr, aurait ouvert un atelier à Aké (Akko, St Jean d'Acre) et, après la destruction de la cité tyrienne, aurait conservé Aké comme centre de production monétaire. Les émissions attribuées par Newell à Aké, si l'on met à part les trois premières, portent comme marque d'abord la lettre *ain*, puis les lettres *ain* et *kaph*, qui pourraient être en effet les initiales d'Aké. A partir d'un certain moment, les monnaies sont datées en phénicien. La première émission portant une date a été frappée en l'an 20 : le témoignage des trésors semble montrer que cet an 20 correspond à l'an 6 de Sidon, que les deux ères seraient séparées par un intervalle de quatorze ans. L'ère d'Aké aurait donc pris son point de départ en 347/6 : Newell supposait que les pièces étaient datées par les années de règne d'un souverain qu'Alexandre aurait trouvé à la tête de la ville en 332 et qu'il aurait maintenu dans ses fonctions (de même que les émissions de Sidon sont datées par les années de règne du nouveau roi sidonien intrônisé par Alexandre).

Cette reconstitution de Newell a été acceptée très longtemps sans discussion et l'atelier d'Aké a eu une brillante carrière. On aurait pu cependant mettre en doute l'affirmation que Tyr avait été complètement détruite. Quand Alexandre revint d'Égypte au printemps 331, c'est à Tyr qu'il s'arrêta ; il y offrit un sacrifice à Héraclès, y organisa des concours sportifs et artistiques, y reçut une ambassade athénienne, y décida un certain nombre de mesures militaires et administratives (Arrien 3,6, 1-4) ; il n'aurait pas fait à Tyr une halte aussi prolongée et remarquée si la ville avait été un champ de ruines. On aurait pu aussi s'étonner de l'importance donnée à Aké, qui sous les Perses semble avoir vécu obscurément et avoir appartenu aux Tyriens.

Prenant ces réflexions comme point de départ, A. Lemaire a rassemblé une série d'arguments de caractère historique, archéologique et numismatique, et a proposé d'attribuer à l'atelier de Tyr, si actif sous les Achéménides, la série classée par Newell à Aké. Il a considéré notamment que les lettres *ain* et *kaph* pourraient désigner Azémilkos (selon le procédé d'abréviation par contraction),

ce roi qui occupait le trône de Tyr à l'arrivée d'Alexandre et que celui-ci n'aurait pas destitué. Je n'hésite pas à donner, sur le fond, raison à Lemaire. Mais le prestige de Newell est si grand que la plupart des historiens et des spécialistes continuent de croire à l'atelier d'Aké. Il est dommage à cet égard que M. J. Price, dans *Alexander* (1991), n'ait pas fait suivre la mention d'Aké au moins d'un point d'interrogation.

Nous avons vu que la production monétaire de Tarse, de Sidon, de Tyr, de Damas et de Salamine prise dans sa totalité fut nettement moins forte que celle de l'atelier macédonien, qui frappa en moyenne quatre à cinq fois plus de tétradrachmes que les autres réunis. Or, dans le grand trésor trouvé en 1905 à Demanhour en Égypte, dans le Delta, et enfoui vers 318, la proportion est différente. Newell, en 1923, avait donné la liste de 4826 pièces ; Zervos a pu y ajouter 1125 spécimens (*NC* 1980, p.185-188). L'atelier macédonien est représenté par 2005 tétradrachmes ; Tarse par 549, Sidon par 133, Tyr par 256, Damas par 428, Salamine par 132 unités, soit, pour ces cinq ateliers, un total de 1498 tétradrachmes. Comme la production relative de ces divers ateliers ne semble pas avoir varié de façon significative dans les années qui suivirent la mort d'Alexandre, le nombre des tétradrachmes macédoniens aurait dû être beaucoup plus élevé si la composition du trésor avait reflété exactement la masse monétaire mise en circulation par la Macédoine d'une part et par la Cilicie-Phénicie d'autre part. Il apparaît que le trésor était composé d'arrivages venus majoritairement des rivages de la Méditerranée orientale, ce qui du reste ne saurait surprendre.

Alexandre en Égypte

Sabakès, le satrape perse d'Égypte, avait été tué à la bataille d'Issos en novembre 333. Il eut comme successeur Mazakès, qui accueillit amicalement Alexandre et lui remit le pays, avec, en outre, 800 talents. La fondation d'Alexandrie fut décidée, selon Arrien et Plutarque, avant la visite à l'oasis d'Ammon (Siwa), et selon Diodore, Quinte-Curce et Justin au retour de l'oasis. Avant de quitter l'Égypte au début du printemps 331 (Arrien 3, 6, 1), Alexandre prit toute une série de mesures administratives : « on dit », rapporte Arrien (3, 5, 7), « qu'il répartit entre plusieurs personnes le gouvernement de l'Égypte, parce que, ayant été frappé par la nature du pays et la facilité à le défendre, il lui avait paru dangereux de confier le gouvernement de la totalité de l'Égypte à un seul homme » (trad. P. Savinel). Le partage des pouvoirs au sein d'une province était pratiqué déjà, nous l'avons vu, par le roi de Perse. Alexandre, en Égypte, fractionna davantage encore les responsabilités.

Il fit pourtant une exception en ce qui concerne Cléomène de Naucratis. Celui-ci obtint non seulement le gouvernement d'une partie de l'Égypte, mais il devint aussi le grand trésorier du pays tout entier, puisque les nomarques, chargés de prélever les impôts, avaient reçu du roi l'ordre d'en verser le montant à Cléomène. Cette décision s'explique probablement par le fait qu'Alexandre avait confié à ce

dernier la mission de construire Alexandrie, opération qui ne manquerait pas d'entraîner des dépenses imposantes.

Il est intéressant qu'Alexandre ait laissé de telles responsabilités à un homme qui n'appartenait pas à son entourage et qu'il ne connaissait probablement pas avant son arrivée en Égypte. Il faut croire que Cléomène avait acquis une solide réputation non seulement dans les milieux administratifs et financiers de sa ville natale, mais peut-être aussi au service personnel du satrape perse lui-même.

Ce qui est certain, c'est qu'il remplit parfaitement la mission dont il avait été chargé. Il fit sortir de terre Alexandrie et, selon le deuxième livre de l'*Économique* (33 c), il aurait réussi à pourvoir la ville des aménagements essentiels. En outre, Ptolémée, lorsqu'il reçut la satrapie d'Égypte après juin 323, trouva dans le trésor une réserve de 8 000 talents.

Cléomène n'avait pas réalisé ce tour de force à l'aide des seuls revenus normaux de l'Égypte. Le deuxième livre de l'*Économique* rapporte les expédients et les mesures qu'il mit en œuvre pour alimenter sa caisse personnelle, en plus de ce que lui versaient les responsables des nomes. Certains des moyens qu'il utilisa sont banals et correspondent à ceux que, trente ans plus tôt, Chabrias avait élaborés pour procurer des ressources au pharaon Taos : prélèvements sur les richesses des temples, contributions forcées, augmentation des impôts, taxes sur les transactions etc. Il est un domaine, en revanche, dans lequel Cléomène prit une décision plus originale : il se réserva le monopole de la vente du blé aux exportateurs (*Économique* 2, 33 e), et, profitant des difficultés de ravitaillement que connaissait la Grèce à cette époque, il fit, dans une circonstance au moins, un bénéfice exorbitant.

Pour tirer de cette opération le maximum de profit, Cléomène, selon l'auteur du *Contre Dionysodoros* (plaidoyer prononcé à Athènes vers 323-322), se serait attaché le concours d'un certain nombre d'agents, qui, postés en différents points de la Grèce, de la Mer Égée et de l'Asie Mineure, l'auraient renseigné sur le cours du blé et auraient ainsi fait savoir où il se vendrait au meilleur prix. Ce système est décrit aux § 7-8 du discours : « tous ces gens-là étaient des acolytes et des agents de Cléomène, gouverneur de l'Égypte, qui, depuis qu'il fut en charge, a fait beaucoup de mal à votre cité, ou, pour mieux dire, à toute la Grèce, en trafiquant du blé dont il soutenait les cours de concert avec ces gens-là. Les uns exportaient d'Égypte ; les autres accompagnaient les marchandises sur mer ; enfin, ceux qui restaient en Grèce les écoulaient. D'après les cours du moment, ceux qui étaient sur place envoyaient des instructions à ceux qui étaient en voyage : de la sorte, le blé était-il cher chez vous, on en faisait venir ; son prix baissait-il, on le dirigeait vers un autre port » (trad. L. Gernet).

K. Polanyi, *The livelihood of man* (1977), n'a pas caché son admiration pour Cléomène, qui, dit-il, aurait mis au point une organisation du marché superbement conçue (p.249) et suivie d'un fabuleux succès (p.243) ; Cléomène, selon lui, aurait, pour la première fois, obtenu que les prix dans les diverses cités grecques

fussent étroitement liés les uns aux autres de façon cohérente ; on peut parler, ajoute Polanyi, de la mise en place d'un véritable prix de marché pour la Méditerranée orientale (p.249). La vision de Polanyi est probablement excessive. Le récit du *Contre Dionysodoros* ne donne pas l'impression que Cléomène envisageait de créer un vaste marché méditerranéen, mais plutôt que, grâce à des informateurs, il cherchait à profiter des différences de prix dues aux circonstances locales. Il utilisa probablement un système d'information très simple, qui consistait à interroger les marchands qui, venant des divers ports de la Méditerranée, s'arrêtaient pour affaires en Égypte.

La réputation de Cléomène eut à souffrir de ces agissements, avec d'autant plus de raison qu'il profita certainement, pour faire monter les prix, des disettes attestées à cette époque. Les historiens modernes eux aussi ont souvent porté sur lui un jugement sévère : ils ont été influencés par le *Contre Dionysodoros* et par le passage d'Arrien (7, 23, 6) où Cléomène est traité de *kakos anèr*. Pourtant Alexandre le soutint contre ses accusateurs, lui demandant en échange, selon Arrien (7, 23, 7), d'honorer avec éclat Héphestion à Alexandrie. Il ne pouvait qu'être satisfait de Cléomène, qui, par ses propres moyens, avait rempli parfaitement sa mission (la construction de la ville nouvelle et sa mise en état de fonctionnement).

Quelques historiens modernes ont accusé Cléomène d'avoir usurpé le titre et la fonction de satrape. Sans entrer dans le détail, on peut observer qu'Alexandre, au printemps 331, l'avait placé en Égypte au-dessus des autres. Les possibilités dont il disposait et les responsabilités qui lui avait été confiées faisaient de lui l'homme fort de l'Égypte. Que, dans ces conditions, ses contemporains l'aient qualifié de satrape (*Économique* 2, 33 a) n'a rien de surprenant. Observons que, lorsque Perdikkas en 323 donna l'Égypte à Ptolémée, Cléomène n'opposa apparemment aucune résistance. S'il fut mis à mort par Ptolémée à la première occasion, ce n'est pas forcément parce qu'il chercha à faire obstacle au pouvoir du nouveau satrape : mais l'importance qu'il avait prise dans le pays, et en particulier à Alexandrie, suffit à expliquer que Ptolémée ait préféré le faire disparaître.

Du point de vue monétaire, un problème retient l'attention. La construction d'Alexandrie exigea des paiements de toute sorte, dont certains ne pouvaient être effectués qu'en numéraire : ainsi la rétribution des artistes, experts et techniciens étrangers, le règlement des commandes et des transports de matériaux rares ou précieux venus de l'extérieur. Or, Cléomène n'émit pas avant 326 ou 325 de monnaies d'Alexandre. De quelles espèces se servit-il ?

Commentant un trésor de 347 tétradrachmes aux types d'Athènes trouvé probablement dans le Fayoum vers 1934-35, T. V. Buttrey a présenté d'intéressantes conclusions (voir en particulier *Actes du 9e Congrès intern. de numism.*, Berne 1979, publ. en 1982, p.137-140), que je résume brièvement : il y aurait eu en Égypte, au IV^e siècle, un vaste monnayage officiel de tétradrachmes aux types

d'Athènes ; bien qu'au droit l'œil d'Athéna soit représenté de face comme sur les monnaies d'Athènes antérieures à 413, ces émissions égyptiennes appartiendraient au IV^e siècle ; une confirmation en serait donnée par les pièces (mieux connues aujourd'hui, grâce au trésor publié par M.J. Price en 1993) qui portent en démotique la légende « Artaxerxès pharaon » : il ne peut s'agir que d'Artaxerxès III, qui reprit le contrôle de l'Égypte en 343 (cf. O. Mørkholm et A.F. Shore, *NC* 1974, p.1-8, pl. I, 7-8) ; or, sur ces pièces, l'œil d'Athéna est de face et certains exemplaires sont exactement du même style qu'une bonne part des spécimens appartenant au trésor du Fayoum ; en outre, la légende en démotique montrerait, selon Buttrey (mais cet argument est-il incontestable ?), que les pièces en question étaient destinées à l'usage interne, ce qui permettrait d'affirmer que les tétradrachmes aux types d'Athènes n'étaient pas tous frappés pour des paiements à des étrangers (mercenaires et autres) ou pour des transactions avec le dehors. Si Buttrey avait raison, les autorités égyptiennes auraient abondamment frappé monnaie au IV^e siècle sous la forme de tétradrachmes aux types d'Athènes et une partie au moins de la population se serait familiarisée avec l'usage du numéraire.

Lorsque les deux derniers satrapes perses d'Égypte, Sabakès et Mazakès, produisirent un monnayage à leur nom, il émirent eux aussi des tétradrachmes aux types d'Athènes, où cette fois l'œil d'Athéna est de profil (cf. H. Nicolet, *Essays M. Thompson* 1979, p.221-230).

Cléomène eut certainement dans son trésor des espèces aux types d'Athènes, qu'il put utiliser pour ses paiements. En frappa-t-il lui-même ? C'est possible, mais nous n'en savons rien. Il recevait aussi, par la voie du commerce, des monnaies venant des diverses régions du monde grec, qui lui facilitèrent certaines transactions.

Les premiers tétradrachmes frappés en Égypte au nom et aux types d'Alexandre, selon M.J. Price (*Alexander*, p.496), auraient été émis, à partir de 326 ou de 325, dans l'atelier de Memphis. Toutefois, si, comme il semble probable, ce monnayage fut produit sous l'autorité de Cléomène, Alexandrie paraît une localisation tout aussi acceptable : la ville, d'après l'*Économique*, était prête à fonctionner peu avant la mort d'Alexandre, et pouvait donc accueillir un atelier monétaire (la frappe de monnaies n'exigeait du reste pas des installations compliquées) ; c'était en outre à Alexandrie que devait résider le plus souvent Cléomène, qui avait obtenu le titre d'*Alexandreu*s, de citoyen de la ville (*Économique* 2, 33a).

Cléomène était né à Naucratis. Il est intéressant de constater que les Naucratisains émirent à leur nom des oboles aux types d'Athènes (avec l'œil d'Athéna de profil) et des monnaies de bronze, ce qui indique que la cité jouissait à cette époque d'une réelle autonomie interne.

Alexandre en Babylonie

Vainqueur de Darius à Gaugamèles le 1^{er} octobre 332 (les indications données par Plutarque concordent avec celles d'une tablette astronomique babylonienne, cf. P. Bernard, *BCH* 114, 1990, p.516), Alexandre fit son entrée dans Babylone le 21 octobre ou très peu de jours plus tard. La ville lui avait été livrée sans combat par Mazaïos et par la population tout entière, avec ses prêtres et ses magistrats (Quinte-Curce 5, 1, 17 ; Arrien 3, 16, 3).

Alexandre nomma Mazaïos satrape de Babylonie et Apollodore d'Amphipolis stratège des troupes laissées avec Mazaïos. Agathon fut placé comme phrourarque à la citadelle et Asclépiodoros fils de Philon fut chargé de la collecte des impôts. Nous retrouvons la répartition que nous avons constatée à Sardes.

Mazaïos mourut au cours de l'automne ou de l'hiver 328/7 (Alexandre était alors en Sogdiane) et fut remplacé par Staménès, qui disparut à son tour et eut comme successeur, vers 324, Archon de Pella. Nous apprenons aussi qu'une trésorerie centrale fut créée à Babylone entre 330 et 325 et dirigée par Harpale, dont les pouvoirs semblent avoir été plus grands que ceux d'un maître du trésor. Du point de vue financier, il apparaît que, jusqu'à cette date, les trésoriers provinciaux versaient à la caisse de l'armée, qui voyageait avec Alexandre, la part de revenus destinée au roi ; désormais ils avaient, semble-t-il, à la verser à la caisse centrale de Babylone, Harpale ayant la responsabilité de gérer les fonds. Après la défection d'Harpale en 324, le grand trésorier fut Antiménès de Rhodes (sur ces questions, voir l'exposé de P. Goukowsky, *Essai sur les origines du mythe d'Alexandre I*, 1978, p. 36-37).

Le monnayage de Babylone et de la Babylonie du vivant d'Alexandre réserve de grandes surprises. On sait que cette province, du temps des Perses, n'avait pas adopté l'usage de la monnaie frappée. Alexandre aurait pu profiter de la situation pour faire de sa propre monnaie le numéraire de la région. Or, la réalité fut tout à fait différente.

1° Il est clair tout d'abord que Mazaïos, entre octobre 331 et sa disparition à la fin de 328, frappa des monnaies d'argent à son nom et à ses types : il s'agit de tétradrachmes qui montrent au droit Baaltars assis à gauche avec son nom écrit en araméen ; ils ont au revers un lion avançant vers la gauche et, au-dessus du lion, on lit le nom de Mazaïos (Mazdai), également en araméen. L'attribution de ces monnaies au gouvernorat de Mazaïos sous Alexandre paraît sûre : l'étalon employé est l'étalon *attique* et non l'étalon persique ; les marques de contrôle sont des lettres grecques (K, M) ou des symboles grecs (couronne, serpent). Ces tétradrachmes « au lion » se rencontrent dans des trésors de Babylonie de la fin du IV^e siècle ; après la mort de Mazaïos, en effet, leur frappe a été continuée officiellement à Babylone et même dans d'autres ateliers orientaux : désormais ils ne portent plus de légendes en araméen, seulement des monogrammes et des symboles, qui se retrouvent parfois sur des émissions de tétradrachmes et de statères d'Alexandre.

Comment expliquer que Mazaios ait émis ces tétradrachmes sous Alexandre ? La réponse paraît simple : la reddition sans combat de Babylone avait été négociée ; Mazaios, en échange de la ville, avait reçu le poste de satrape et les privilèges qui étaient attachés à cette fonction sous les Perses : un satrape, s'il avait obtenu l'assentiment du roi, avait la capacité de frapper monnaie à son nom et à ses types. Alexandre avait accordé à Mazaios cette prérogative.

Une autre question se pose : pourquoi la frappe de ces tétradrachmes « au lion » a-t-elle été continuée après la mort de Mazaios ? L'existence d'*imitations* de cette monnaie en Babylonie (le trésor de Babylone de 1973 en a apporté des exemples) indique clairement que les tétradrachmes « au lion » étaient entrés dans l'usage. Ces imitations furent probablement provoquées par le fait que, à la mort de Mazaios, le monnayage « au lion » fut suspendu ; la raréfaction de ces espèces aurait suscité des frappes non officielles, qui elles-mêmes auraient engagé les autorités babyloniennes à reprendre l'émission des monnaies « au lion ». Il est possible aussi, que, un peu plus tard, cette monnaie ait présenté un avantage du point de vue fiscal : elle aurait fait prime sur le marché babylonien par rapport à la monnaie d'Alexandre, qui aurait été réservée à des paiements extérieurs.

2° Des doubles dariques et des dariques d'or, avec l'image du roi de Perse, peuvent être attribuées à l'atelier de Babylone sous Alexandre, et ce monnayage aurait duré encore quelques années après 323. Les pièces se distinguent de celles du Grand Roi par plusieurs traits : la dénomination du double darique (16.70g) n'existait pas à l'époque achéménide ; le style du revers est différent : au lieu d'un carré creux informe, le revers est maintenant organisé en ondulations parallèles qui donnent aux exemplaires un aspect très particulier ; enfin, les doubles dariques et les dariques en question portent en général des lettres grecques et des symboles qui permettent de les attribuer à l'époque d'Alexandre : on lit sur une émission un M et une couronne (signes qui figurent sur des tétradrachmes « au lion » de Mazaios), sur une autre un Φ au-dessus d'un M, sur une troisième ΛY et M, marques qui figurent sur des monnaies d'Alexandre.

Les pièces qui viennent d'être décrites montrent au droit le Grand Roi, vêtu de sa robe et coiffé de sa couronne, avançant vers la droite dans un mouvement rapide (le genou droit touche presque le sol) et tenant un arc et une lance : c'est le type d'un important groupe de dariques et de sicles du V^e et du IV^e siècle.

Il existe un double darique et des dariques (*BMC*, pl. XX, 1, et XXVII, 16-17) qui ont aussi le revers disposé en lignes ondulées, mais sur lesquels le roi tient un poignard au lieu d'une lance, comme sur une autre série de dariques et de sicles du V^e et du IV^e siècle. Les pièces ne portent aucune marque de contrôle. Ce groupe apparemment restreint a pu être frappé sous Alexandre soit à Babylone (antérieurement ou concurremment à l'autre groupe), soit dans un autre lieu de frappe ; on peut se demander également si ce ne serait pas Darius III, l'adversaire d'Alexandre, qui aurait financé son dernier combat à Gaugamèles en frappant ces

monnaies d'or, à Babylone ou ailleurs ; l'initiative du double darique reviendrait en ce cas au dernier Achéménide, mais ce n'est qu'une hypothèse.

L'émission à Babylone, sous Alexandre, de doubles dariques et de dariques au type du roi de Perse ne manque pas d'étonner. L'initiative a pu venir de Mazaios, qui, fort de la faveur d'Alexandre, aurait frappé dans sa nouvelle satrapie un numéraire d'or au même type que celui qu'il avait utilisé dans ses fonctions précédentes. Il faut considérer d'autre part qu'Alexandre, depuis la capture de Suse (fin 331) et de Persépolis (début 330), avait dans la caisse de l'armée une grosse quantité de dariques. Harpale, lorsqu'il fut nommé maître de la trésorerie centrale à Babylone, eut certainement des paiements à faire non seulement en Babylonie, mais aussi dans les provinces situées à l'est du Tigre. C'est peut-être lui, et non Mazaios, qui aurait décidé de faire frapper des dariques et des doubles dariques, soit qu'il eût créé lui-même la dénomination du double darique, soit que celle-ci eût été inventée par Darius III. Ces lourdes pièces, à forte valeur intrinsèque, ne pouvaient que faciliter le règlement de sommes élevées.

Quand il prit la fuite, au début de 324, Harpale emporta 5000 talents. Ils lui servirent à payer les 6000 mercenaires qu'il avait recrutés et à distribuer des cadeaux aux orateurs athéniens qui avaient parlé en sa faveur devant l'assemblée du peuple (Diodore 17, 108, 6-7). Démosthène, rapporte Plutarque (*Dem.* 25, 3-4), fut séduit par une coupe en or de grande beauté, qui lui fut offerte avec un accompagnement de vingt talents. Harpale n'avait pas pris seulement des objets ou du métal non monnayé. Il possédait aussi des espèces. Dans un seul texte, à ma connaissance, une information précise est donnée sur le type de numéraire dont il disposait : selon la *Vie des dix orateurs* 846 A, Démosthène toucha 1000 dariques. Si un tel versement avait réellement eu lieu sous cette forme, cela ne voudrait pas dire que toutes les pièces étaient des dariques. Ceux-ci étaient devenus si célèbres dans le monde grec que tout lot de monnaies d'or, semble-t-il, était décrit comme se composant de dariques, même s'il contenait quelques statères d'origine différente. Les 1000 dariques reçus par Démosthène en 324 auraient donc pu comprendre un certain nombre d'alexandres d'or. Néanmoins, si le passage en question de la *Vie des dix orateurs* rapportait un fait réel, nous saurions qu'Harpale avait apporté de Babylone des monnaies d'or au type du Grand Roi et que celles-ci tenaient donc à cette date une certaine place dans la trésorerie centrale d'Alexandre.

Babylone n'est apparemment pas le seul atelier à avoir frappé des doubles dariques en Orient : vers la même époque, une autre série aurait été émise plus à l'est, probablement en Arachosie ou en Bactriane. Cette série (*BMC*, pl.XX, 3-13) comprend en particulier les pièces qui ont au droit les lettres ΣTA (placées verticalement), MNA (placées horizontalement) et un monogramme formé d'un ϕ et d'un λ ; au revers, le motif consiste en deux demi-cercles dos à dos, accompagnés d'autres ornements linéaires (*BMC*, pl.XX, 12). Ces monnaies avaient causé beaucoup de perplexité aux commentateurs, qui s'étaient interrogés sur le sens de ΣTA — MNA , et avaient classé les pièces parfois à Babylone,

comme les autres doubles dariques, parfois plus à l'est. Un nouveau document publié tout récemment apporte quelque lumière (H. Nicolet-Pierre et M. Amandry, *RN* 1994, p.34-54) : des tétradrachmes d'argent aux types d'Athènes portent aussi au droit les lettres ΣΤΑ (verticalement derrière le cou d'Athéna) et ΜΝΑ (horizontalement sous le cou d'Athéna) ; ces tétradrachmes faisaient partie d'un trésor provenant d'Afghanistan, et ils ont vraisemblablement été émis au nord-est ou à l'est de l'Iran. C'est par conséquent à cette aire géographique qu'il convient d'attribuer les doubles dariques qui montrent les mêmes inscriptions. Ce monnayage paraît dater plutôt des années qui suivirent la mort d'Alexandre. L'usage du darique fait par celui-ci dans ces régions expliquerait l'émission, encore après 323, d'un numéraire avec l'image du roi de Perse. On notera que H. Nicolet – Pierre et M. Amandry verraient dans ΣΤΑ les initiales de Stasanor ou de Stasandros (connus comme satrapes dans les provinces orientales) et dans ΜΝΑ peut-être le début d'un patronyme.

3° Des tétradrachmes aux types d'Athènes furent frappés en Babylonie du vivant d'Alexandre et peut-être quelque temps après sa mort. Leur origine babylonienne est attestée par les lieux de trouvaille. Ces pièces, de style médiocre et parfois franchement détestable, semblent dans plusieurs cas prendre la suite des tétradrachmes égyptiens de Mazakès aux types d'Athènes qui ont été mentionnés plus haut. On reconnaît en effet sur un certain nombre d'exemplaires le nom de Mazakès en araméen et la marque du monétaire qui avait travaillé en Égypte pour ce satrape.

Selon Newell (*NNM* 82, 1938, p.82-88), l'émission en Babylonie de tétradrachmes à types athéniens au nom de Mazakès signifierait que ce personnage aurait reçu après 332 une charge dans cette province, où il aurait poursuivi la production du même numéraire qu'en Égypte. En soi, cette idée n'a rien d'in-vraisemblable. Alexandre retenait à son service les dignitaires perses qui s'étaient ralliés à lui et leur confiait volontiers des responsabilités de premier plan. Ainsi Mithrénès, qui avait remis sans combat la citadelle de Sardes et les *chrèmata* qu'il possédait, fut nommé satrape d'Arménie. Mazaïos obtint la Babylonie. Amminapès, « un de ceux qui, avec Mazakès, avait livré l'Égypte à Alexandre » (Arrien 3, 22, 1), reçut le gouvernement de la Parthyène et de l'Hyrcanie.

Toutefois, l'hypothèse de Newell en ce qui concerne Mazakès se heurte à des difficultés. Cet homme, après l'épisode égyptien, n'est plus cité dans aucun texte. Supposons cependant qu'il s'agisse d'une simple lacune dans la tradition, et qu'Alexandre lui ait en fait donné une fonction : aurait-il nommé à un poste mineur, quelque part en Babylonie, cet éminent personnage ? P. Goukowsky (*o.c.*, p.181) s'est demandé plus justement si Mazakès n'avait pas obtenu le gouvernement de la Mésopotamie, charge digne de son rang. Quoi qu'il en soit, il ne semble pas possible de croire que les imitations babyloniennes d'Athènes aient été produites sous l'autorité de Mazakès. Celui-ci avait l'habitude des monnaies ; il avait fait graver en Égypte des coins de style très convenable. Il est difficile d'admettre qu'il aurait patronné en Babylonie la frappe de monnaies aussi laides,

dont certaines peuvent être qualifiées de « barbares ». Non seulement son nom y est déformé, mais il alterne avec la légende AΘE (début du nom des Athéniens), ce qui montre que le graveur copiait indifféremment des pièces de provenance diverse.

Si on écarte la présence effective de Mazakès en Babylonie (il est peut-être mort peu après 332, ou il n'a pas voulu servir un autre souverain, ou il a poursuivi ailleurs sa carrière), on est conduit à supposer qu'un lot important de ses tétradrachmes égyptiens serait parvenu dans un canton de la Babylonie et que ces pièces y auraient été copiées par des graveurs locaux peu expérimentés. On ne peut former que des conjectures sur la raison pour laquelle ce numéraire égyptien serait arrivé là en assez grande quantité pour que le nom de Mazakès ait été reproduit sur les imitations aussi souvent que les trois célèbres lettres AΘE.

Monnaies d'argent de Mazaios ; doubles dariques et dariques d'or ; tétradrachmes aux types d'Athènes : ces trois monnayages de la Babylonie sous Alexandre perpétuent les trois principaux numéraires qui étaient utilisés dans les provinces occidentales du royaume perse avant 334. En Cilicie, par exemple, le satrape frappait des espèces d'argent à son nom et à ses types ; la monnaie d'or était celle du Grand Roi ; les tétradrachmes à types athéniens, qu'ils eussent été émis à Athènes même ou qu'ils fussent des imitations, tenaient régulièrement dans la circulation une place notable.

La Babylonie, comme on pouvait s'y attendre, n'accepta pas sans réticences l'usage du numéraire. Des tétradrachmes « au lion » de Mazaios et des tétradrachmes aux types d'Athènes portent des marques de coups, qui montrent que les habitudes antérieures subsistèrent quelque temps dans certains districts de la province et que les espèces continuèrent à être traitées comme des morceaux de métal : on les entaillait pour vérifier la qualité de l'argent ; on les coupait même parfois en morceaux pour faire un poids exact.

4° L'atelier de Babylone a produit aussi un monnayage au nom et aux types d'Alexandre : des statères d'or et des tétradrachmes d'argent accompagnés de quelques décadrachmes. Le premier groupe porte au revers les lettres Φ et M, soit l'une au-dessus de l'autre comme sur le double darique signalé plus haut, soit placées séparément ; la même lettre M et un monogramme marquent le deuxième groupe ; M apparaît encore dans le troisième groupe, avec les lettres ΛΥ (ces deux monétaires M et ΛΥ ont produit aussi une émission de doubles dariques, cf. ci-dessus) ; un quatrième groupe montre les lettres MI et un monogramme à l'intérieur d'une couronne.

M.J. Price (*Alexander*, p.453-457) s'est interrogé sur l'appartenance des quatre groupes à Babylone et plusieurs de ses remarques, de caractère stylistique, sont effectivement troublantes. Il a maintenu cependant l'attribution traditionnelle, préférant ne pas trancher pour le moment. Ce n'est pas ici le lieu qui convient à un exposé approfondi du débat. Disons que l'incertitude porte surtout sur le groupe 3, mais que les groupes 1 et 2 ont très probablement été émis à Babylone.

Newell (*Demanhur*, p.57) considérait que le monnayage babylonien d'Alexandre avait commencé en 331/0, aussitôt après l'arrivée du conquérant dans la ville. M.J. Price et N.M. Waggoner (qui a consacré une thèse, inédite, aux émissions babyloniennes d'Alexandre) ont adopté ce point de départ. Il est à remarquer que les tétradrachmes attribués à Babylone tiennent une place considérable dans le trésor de Demanhour, enfoui vers 318. Ils arrivent au deuxième rang (820 exemplaires) après ceux de l'atelier macédonien (2005), distançant ceux de Tarse (549). L'abondance relative des émissions babyloniennes serait en faveur d'une date haute pour le début du monnayage.

On peut cependant douter du bien-fondé de cette chronologie. Le titre de *Basiléôs* apparaît au cours du groupe 2. Si, comme il a été dit plus haut, ce titre n'avait été placé sur les monnaies qu'après la mort d'Alexandre, une partie du groupe 2 serait à situer après 323. Ce groupe 2, Price l'a fait observer, est particulièrement compact et, bien que 77 coins de droit aient été mis en service pour les tétradrachmes, il n'a peut-être pas duré plus de deux ou trois ans. Price le date des années c. 325-323 ; je proposerais c. 324-322 ou un peu plus tard. L'utilisation de 77 coins de droit en deux ou trois ans n'a rien de surprenant. Dans l'atelier macédonien, à cette époque, 50 à 60 coins de droit en moyenne étaient gravés chaque année.

Le groupe 1, nettement moins ample que le groupe 2 (10 coins de droit pour les tétradrachmes), pourrait avoir commencé seulement vers 326 ou même 325. Price notait que le Zeus des premiers tétradrachmes babyloniens d'Alexandre ne présentait pas de traits stylistiques semblables à ceux du Baaltars des tétradrachmes « au lion » de Mazaios. Les différences s'expliqueraient si les deux séries n'étaient pas contemporaines et si le groupe 1 d'Alexandre avait débuté un peu après la mort de Mazaios, qui survint à la fin de 328.

Il est donc possible, au total, que pendant plusieurs années l'atelier de Babylone, sous Alexandre, n'ait produit que des tétradrachmes « au lion » et des doubles dariques et des dariques, tandis que quelque part en Babylonie des imitations d'Athènes étaient émises en appréciables quantités.

5° Un trésor trouvé dans les environs de Babylone en 1973 apporte un témoignage du plus grand intérêt sur la circulation monétaire en Babylonie à l'époque qui nous intéresse. Sa composition a été décrite par M.J. Price, *Papers Waggoner* (1991), p.69-72. Trois cents pièces d'argent ont été recensées. Elles se répartissent de la façon suivante ;

a. 106 tétradrachmes « au lion » : le trésor ne semble pas avoir contenu d'exemplaires frappés par Mazaios lui-même ; il renfermait en revanche des pièces imitant celles de Mazaios (le nom de ce dernier est lisible sur quelques spécimens, de style médiocre) ; il comprenait en outre des tétradrachmes « au lion » émis à Babylone après la mort de Mazaios.

b. 138 imitations d'Athènes frappées en Babylonie, et portant soit la légende d'Athènes, soit le nom plus ou moins déformé de Mazakès.

c. 21 spécimens appartenant à un groupe non babylonien, qui a suscité beaucoup de commentaires : 7 décadrachmes montrent au droit Alexandre à cheval attaquant Poros monté sur un éléphant, et présentent au revers Alexandre divinisé, debout, tenant un sceptre et un foudre et couronné par une Niké ; 11 tétradrachmes sont ornés au droit d'un archer indien et au revers d'un éléphant ; 3 tétradrachmes ont au droit le même éléphant monté que les décadrachmes, et au revers un quadriges au galop portant un archer indien sur le point de tirer une flèche ; aucune de ces pièces ne porte de légende.

d. 8 décadrachmes d'Alexandre du groupe 2 et des tétradrachmes d'Alexandre (leur nombre n'est pas précisé) du groupe 2 et du groupe 3.

e. Des monnaies diverses, surtout des imitations d'Athènes originaires de Phénicie, et aussi deux imitations d'Athènes frappées en Égypte, l'une au nom en démotique d'Artaxerxès roi, l'autre au nom du satrape Sabakès (ces deux émissions ont été mentionnées plus haut).

La date d'enfouissement du trésor a donné matière à discussion. Price a proposé 323/2 et considéré que les décadrachmes de Poros et d'Alexandre avaient été frappés du vivant de ce dernier. Je crois pour ma part que la présence de tétradrachmes d'Alexandre du groupe 3 invite à placer l'enfouissement plus tard et à regarder les émissions relatives à Poros comme postérieures à juin 323. P. Bernard (« Le monnayage d'Eudamos, satrape grec du Pandjab et maître des éléphants », *Orientalia Josephi Tucci memoriae dicata* 1983, p.65-94) a interprété de façon convaincante les types des décadrachmes « de Poros » et des tétradrachmes qui les accompagnent ; il a démontré que « les types, à une exception près (la représentation d'Alexandre au foudre), reproduisent des réalités empruntées au monde indien de la guerre avec un réalisme qui oblige à penser que le graveur s'est trouvé en contact direct avec elles » (p.80) ; il a suggéré que ce serait Eudamos, qui, en 317, aurait frappé ce monnayage à Suse, où il arrivait du Punjab avec ses éléphants. Je ne sais si l'enfouissement du trésor peut être placé un peu après 317. Price a fait remarquer l'absence, parmi les pièces recensées, de tout exemplaire mentionnant Philippe III, qui disparut en septembre 317 et dont le nom fut placé sur de nombreuses monnaies du groupe 3 aux marques M et ΛΥ (et sur d'autres monnaies encore de ce groupe 3, ou la lettre M est associée à de nouveaux signes). De cette absence, Price a tiré argument pour donner à l'enfouissement une date plus haute (c. 323/2). Mais, d'une part, l'inventaire du trésor est incomplet et fort imprécis, semble-t-il, en ce qui concerne les alexandres ; d'autre part, Price (*Alexander*, p.454-455) a jeté le doute sur l'attribution à l'atelier de Babylone du groupe 3. Au total, la date exacte de l'enfouissement du trésor, entre 323/2 et c. 315, demeure en suspens.

Pour ce qui est de la circulation monétaire, on ne peut que constater la diversité des espèces en argent qui passaient entre les mains des Babyloniens à l'époque de la mort d'Alexandre. Les séries les plus abondamment représentées dans le trésor sont les tétradrachmes « au lion » et les imitations d'Athènes. Le numéraire

d'Alexandre semblerait n'avoir tenu à cette époque qu'une place modérée dans les transactions locales.

6° Alexandre était arrivé en trois ans et demi de l'Hellespont à Babylone. Il allait rester plus de six ans dans les régions qui séparaient l'Euphrate et le Tigre de l'Indus. Or, aucun atelier monétaire ne semble avoir été ouvert par lui, pour frapper quelque monnaie que ce soit, à l'est de la Babylonie. La raison en est probablement qu'Alexandre pénétrait dans la partie du royaume perse où l'usage de la monnaie frappée était à peu près inconnu et où les espèces qui arrivaient de l'Occident étaient traitées comme de simples lingots de métal. Alexandre, apparemment, ne fit rien pour monétariser ces districts. La caisse militaire contenait sans aucun doute des monnaies, mais celles-ci ne franchissaient pas les limites de la population sans cesse en mouvement que constituait l'armée. Quelles étaient ces monnaies ? Non pas des alexandres, dont la présence est exceptionnelle dans les trésors et les trouvailles de la fin du IV^e siècle signalées en Iran et à l'est de l'Iran. On peut présumer que les monnaies qu'Alexandre avait près de lui provenaient des grands trésors perses de Suse et de Persépolis : les monnaies d'argent devaient avoir des origines diverses, reflétant la variété des monnayages (sicles compris) qui circulaient dans le royaume perse et qui arrivaient dans les trésoreries royales en paiement des tributs dus au Grand Roi ; les monnaies d'or, elles, étaient dans leur quasi-totalité les dariques qui avaient formé les réserves d'or monnayé des trésors achéménides. Un passage d'Arrien (4, 18, 7) confirmerait qu'Alexandre, à cette époque, se servait de dariques : arrivé devant le rocher de Sogdiane, il promit aux douze premiers soldats qui l'escaladeraient une forte récompense : douze talents au premier, onze au deuxième, dix au troisième et ainsi de suite jusqu'au douzième, qui recevrait 300 dariques (= un talent). En ce qui concerne la monétarisation de ces régions orientales, on peut considérer que les garnisons qu'Alexandre laissa derrière lui et la population grecque installée dans les villes qu'il fonda familiarisèrent peu à peu la population locale avec l'usage de la monnaie. Mais on ne peut pas dire qu'il y eut dans ce domaine une politique délibérée d'Alexandre.

*
**

Malgré les incertitudes chronologiques qui pèsent encore sur le classement des monnayages d'Alexandre, les quatre propositions qui suivent peuvent être présentées avec quelque confiance.

1. Alexandre n'a pas frappé sa monnaie d'argent aux types de la tête d'Héraclès et de Zeus aétaphore assis avant d'être arrivé à Tarse au cours de l'été 333. On est tenté d'admettre que c'est après la bataille d'Issos (novembre 333) qu'il a inauguré ce numéraire, pour affirmer monétairement sa souveraineté sur l'Asie, qu'il venait de proclamer. Quant à sa monnaie d'or aux types de la tête d'Athéna et de la Niké tenant une *stylis*, il est possible qu'elle ait été créée après la prise

de Tyr (juillet 332), victoire qui, selon les propos qu'Alexandre tint à son armée, lui assurait la maîtrise absolue des mers.

2. Les ateliers qui ont frappé des alexandres peu après la bataille d'Issos se situent dans deux secteurs précis : le secteur cilicien-phénicien-syrien (Tarse, Sidon, Damas, Tyr, auxquels il convient peut être d'ajouter Salamine de Chypre) et la Macédoine. Autant l'atelier macédonien a émis des alexandres en nombre considérable, autant, par comparaison, la production du secteur cilicien-phénicien-syrien apparaît comme mesurée.

3. Je suis enclin à considérer que, en Asie Mineure occidentale et centrale, en Égypte et en Babylonie, l'émission de la monnaie royale ne commença que quelques années plus tard, pas avant 326 ou même 325. Ces provinces auraient donc continué à vivre monétairement comme sous les Achéménides, utilisant le même numéraire : pour l'argent, les espèces locales (qui dans certains cas pouvaient être frappées aux types d'Athènes, notamment en Égypte) ; pour l'or, essentiellement les dariques perses. Il est curieux de constater qu'en Babylonie, où l'usage du numéraire en tant que tel n'était pas répandu avant Alexandre, les premières années de son règne furent apparemment consacrées à instaurer une circulation monétaire semblable à celle de la Cilicie achéménide avant 333 : émission d'une monnaie d'argent satrapique, d'une monnaie d'or avec l'image du roi de Perse, et d'une autre monnaie d'argent aux types d'Athènes.

4. Au delà de la Babylonie, Alexandre ne chercha pas, semble-t-il, à monétariser les nouveaux territoires conquis. On peut conjecturer que, pour son usage personnel et celui de son armée, il se servit des monnaies saisies dans les trésors perses, c'est-à-dire, en ce qui concerne l'or, des dariques frappés par les Grands Rois qui l'avaient précédé.

**

La multiplication des ateliers royaux vers la fin du règne et l'ampleur des émissions frappées à partir de cette date conduisent à se demander si Alexandre aurait décidé, au retour de l'Inde, de mettre en œuvre une grande politique monétaire, celle que certains historiens lui ont prêtée dès 333/2 : à savoir l'unification monétaire de son empire par l'usage de plus en plus étendu de sa propre monnaie. Les faits qui peuvent être observés à partir de la fin de 325 annoncent en effet un changement en ce sens. Mais Alexandre l'a-t-il voulu en appliquant un plan délibéré, ou a-t-il agi en fonction de la conjoncture ? Je me rangerais pour ma part au second point de vue.

M. Thompson a ouvert la voie à la réflexion (j'ai signalé ci-dessus son étude) en montrant que, à partir de la fin de 325, les mesures prises par Alexandre à l'égard des soldats de son armée et des troupes stationnées dans les satrapies l'obligèrent à prévoir d'énormes paiements : les mercenaires licenciés et les vétérans macédoniens renvoyés chez eux (plusieurs dizaines de milliers d'hommes

au total) avaient en effet à toucher des arriérés de solde et des gratifications qui nécessitaient des masses considérables de numéraire ; ces règlements ayant à être faits aussi près que possible de la patrie des intéressés (pour des raisons que M. Thompson a bien exposées), il convenait de préparer des moyens de paiement tout particulièrement en Macédoine, à l'intention des Macédoniens et des mercenaires thessaliens et thraces, et en Asie Mineure, pour les mercenaires originaires de cette région, des îles de la Mer Égée et de Grèce continentale. On comprend, dans cette perspective, que la frappe des monnaies ait tellement augmenté en Macédoine à cette époque et que les ateliers d'Asie Mineure aient eu d'emblée une production aussi ample.

Ce qu'il convient d'ajouter à cette brillante interprétation, c'est une remarque sur l'identité du numéraire qui servit pour ces règlements. Ceux-ci eurent lieu, dans l'hypothèse de M. Thompson, en monnaies d'or et d'argent aux types d'Alexandre. Était-ce a priori le seul mode de paiement possible ? Si les considérations exposées ci-dessus sont justes, Alexandre, au cours des années précédentes, avait largement utilisé des espèces autres que les siennes, et notamment les dariques perses, dont, au retour de l'Inde, il possédait probablement encore de solides réserves. Les dariques qu'aurait donnés Harpale à Démosthène montreraient que, en 324, cette monnaie demeurait familière aux Grecs. Si les vétérans et les mercenaires licenciés avaient été payés à Suse ou sur les bords du Tigre et de l'Euphrate, ils auraient peut-être emporté avec eux de grandes quantités de numéraire achéménide.

Ce qui changea tout, je crois, c'est que, selon l'explication convaincante de M. Thompson, ils ne touchèrent les sommes qui leur étaient dues que lorsqu'ils arrivèrent à destination ou du moins très près de chez eux. Le grand atelier macédonien augmenta donc sa production, c'est-à-dire ses émissions de monnaies d'Alexandre, dont il avait commencé la frappe plusieurs années auparavant. Quant aux ateliers d'Asie Mineure, ayant à produire un monnayage royal pour Alexandre, ils ne pouvaient logiquement qu'émettre un numéraire à son nom et à ses types. Des milliers de talents furent ainsi transformés, à partir de la fin de 325, en statères, tétradrachmes et drachmes d'Alexandre.

Le paiement des soldats macédoniens et des mercenaires représenta probablement la plus grosse dépense des deux dernières années d'Alexandre. Mais il ne faut pas oublier que, à son retour de l'Inde, le souverain eut besoin, pour d'autres raisons, d'énormément d'argent, et en particulier à Babylone. Les funérailles d'Héphestion dans cette cité exigèrent des sommes extravagantes (10.000 talents et peut-être davantage, selon Arrien 7, 14, 8 ; Plutarque, *Alex.* 72, 3, donne la même somme ; Diodore 17, 115, 2, et Justin 12, 12, parlent de 12.000 talents) ; il nous est rapporté aussi qu'une série de grands travaux furent lancés dans la capitale babylonienne ; enfin Alexandre, nous dit-on, y prépara une expédition en vue de conquérir l'Arabie. Si l'on ajoute qu'Harpale, dans sa fuite précipitée, avait soustrait 5000 talents au trésor royal, on ne s'étonnera pas de voir son successeur, Antiménès de Rhodes, chercher des ressources nouvelles par tous les

moyens (*Économique* 2, 34 a-b, 38) et l'on ne peut être surpris que l'atelier monétaire de Babylone ait, à cette époque, redoublé d'activité.

Le numéraire d'Alexandre, en 324, n'était plus produit seulement en Transeuphratène et en Macédoine. Il était émis aussi, et sur une grande échelle, en Asie Mineure. Il devenait la monnaie commune aux provinces occidentales de l'empire, avec lesquelles, après le retour d'Alexandre, Babylone se trouva plus que jamais en relations d'affaires de toutes sortes. Dans cette situation, la frappe en grosses quantités par l'atelier babylonien d'alexandres d'or et d'argent répondait à une nécessité impérieuse. Il est intéressant de noter que l'atelier, néanmoins, poursuivit l'émission de tétradrachmes « au lion » et de doubles dariques destinés à l'usage local et aux liens avec les régions orientales.

En conclusion, je dirai qu'Alexandre, vers le début de son règne, en 333/2, ne semble pas avoir envisagé de faire de ses tétradrachmes et de ses statères une « monnaie d'empire », ou du moins que, si cette idée s'était présentée à lui, il y renonça ensuite. Lorsqu'il avait créé en 333/2 un numéraire à son nom et à ses types, il l'avait fait dans une conjoncture particulière, mais ses triomphes ultérieurs le détournèrent d'étendre ce monnayage à l'ensemble de ses possessions. Il préféra utiliser les fonds que ses victoires faisaient affluer dans ses coffres, et il continua donc l'usage des espèces de l'époque perse, notamment des dariques. A son retour de l'Inde à la fin de 325, les mesures énergiques qu'il fut amené à prendre en ce qui concernait son armée, ainsi que d'autres circonstances (l'une d'entre elles étant que la monnaie perse appartenait de plus en plus au passé), provoquèrent une production massive de son monnayage dans la partie occidentale de son empire, de Babylone à Amphipolis. Dans cette aire, les alexandres devinrent alors la monnaie des échanges interrégionaux. Mais, en juin 323, cette monnaie ne s'était toujours pas implantée dans les vastes territoires que couvraient les provinces orientales à l'est du Tigre.

G. L.R.